

**HENRI FAREL**

**ROMAN ALSACIEN (TOMES 1 & 2)**

## **DU MÊME ÉDITEUR**

**ANTIQUITÉS DE L'ALSACE. DÉPARTEMENT DU BAS-RHIN**

JEAN GEOFFROY SCHWEIGHÆUSER, 2020

**ANTIQUITÉS DE L'ALSACE. DÉPARTEMENT DU HAUT-RHIN**

MARIE PHILIPPE AIMÉ DE GOLBÉRY, 2020

**LES OBERLÉ SUIVI DE LES NOUVEAUX OBERLÉ**

RENÉ BAZIN, 2021

**L'AMI FRITZ SUIVI DE UNE NUIT DANS LES BOIS**

ERCKMANN-CHATRIAN, 2021

**HENRI FAREL**  
**ROMAN ALSACIEN (TOMES 1 & 2)**

**LOUIS SPACH**

Ce roman a été publié sous le pseudonyme Louis Lavater.



Éditions JALON, 2021

© 2021, Éditions JALON. Tous droits réservés.  
contact.editions-jalon.fr  
ISBN 978-2-491068-22-6  
Dépôt légal : février 2021

# PRÉFACE

Je ne veux point induire en erreur une certaine classe de lecteurs. Pour qui ne cherche dans un roman que des héros, des types grandisoniens<sup>1</sup>, qu'il laisse là ces volumes ; il n'y trouverait guère son compte. C'est une belle chose sans doute que la générosité, la grandeur d'âme la noblesse, l'abnégation la puissance des sacrifices ; mais ces qualités sont rares, et lorsqu'elles se trouvent dans quelque individu bien né ce n'est presque jamais sans alliage.

Je n'ai point cherché à affubler mes personnages de noms historiques, ni à prêter à un autre siècle les vices et les passions de nos contemporains. Que mes pauvres bourgeois de Suisse et d'Alsace plaident eux-mêmes leur cause si toutefois elle peut se défendre.

Le romancier qui accepte la tâche de découper quelques scènes dans le vaste tissu de la vie réelle, de les poser dans un cadre de bois, sans dorure ; le romancier qui ne cherche point à idéaliser, point à jeter le voile pourpré de la poésie sur le côté nocturne du cœur humain, court grand risque de ne point satisfaire les âmes avides d'illusion ; il doit d'avance se résigner à une accusation grave, celle de ne point comprendre lui-même les caractères héroïques, et de peindre la vie en noir, parce que le miroir trompeur de son âme la reflète ainsi.

Je ne chercherai pas à me disculper : les missions des poètes sont différentes ; à tel heureux génie le don de créer un monde à part, d'y faire mouvoir des êtres angéliques, de leur prêter vie et existence terrestre ; à tel humble écrivain la loupe qui scrute les maladies de l'âme, les consigne une à une, en fait des monographies, des chapitres spéciaux, dont le moraliste généralisateur s'empare à son tour, et qu'il place dans le grand ouvrage de la *nosologie*<sup>2</sup> *psychologique*, ouvrage sans fonds et sans fin, auquel chaque génération vient ajouter des pages nouvelles.

---

<sup>1</sup> En référence au chevalier Grandisson, personnage vertueux d'un roman de Samuel Richardson (1689–1761). Note de la présente édition.

<sup>2</sup> Branche de la médecine qui classe les maladies selon leurs caractères distinctifs. Note de la présente édition.

L'on ne s'est jamais avisé de défendre l'exercice de la chirurgie, sous le vain prétexte qu'elle fait couler le sang. Ce serait une hypocrite dureté que d'alourdir par le blâme la pénible fonction des auteurs qui signalent les excroissances, les tumeurs, les plaies morales et les souffrances *qu'on croit exceptionnelles, parce qu'elles sont cachées*. Si des esprits délicats éprouvent de la répugnance pour de pareils tableaux, qu'ils se tiennent pour avertis. Personne n'est contraint de par la loi à mettre le pied dans une salle d'anatomie.

Quant aux dangers qui accompagnent ce genre de publication, de grâce, peut-il être question de danger dans une société en proie, comme la nôtre, aux maladies les plus honteuses ? Pensez-vous que ce soit si mal fait que de montrer où aboutissent tous ces esprits, dénués de leurs anciennes croyances, flottant toujours entre un matérialisme brutal et un vague déisme, et se saturant de passions, faute de mieux ? Jugez-vous illicite de peindre les tourments et les fautes d'un homme qui secoue l'autorité des vieilles coutumes, l'autorité de son culte, l'autorité paternelle, et ne parvient plus à renouer les mailles rompues du filet salutaire, qui englobait autrefois les populations heureuses.

Hélas ! que d'esprits distingués, qui sont tous dévorés d'un immense besoin d'aimer et de croire, et qui cherchent à se désaltérer à une source plus pure qu'à celle des passions politiques et sensuelles ! Cet état aura sa fin. Sur tant de têtes ardentes qui cherchent, il en est une sans doute qui finira par deviner l'énigme, et par entraîner sur ses pas le siècle inquiet, tâtonnant. Que faire jusque-là ? compter un à un les naufragés, pour rendre sensible à tous la nécessité d'un port.

En France, beaucoup d'yeux prophétiques, qui embrassent l'avenir social, aperçoivent le salut dans la réédification du catholicisme. En Angleterre, les méthodistes marchent vers un but analogue, et commencent à jeter sur la société un immense réseau : leurs missionnaires parcourent le monde. En Allemagne, les supra-naturalistes font une guerre acharnée aux rationalistes, sentinelles perdues du protestantisme frondeur ; c'est partout le bourdonnement des abeilles qui retournent vers une ruche abandonnée. Peut-être que ces tendances, trop exclusives, finiront par se fondre en une seule. Mais que de souffrances encore ! que d'avortements douloureux ! que d'abeilles qui vont se perdre en route avec leur provision de miel !

Malheur à qui vit aux époques de transition et qui se sent emporté, pauvre feuille d'automne, dans ces vastes forêts, où le vent du doute gémit seul dans les branches dépouillées, où le ciel n'a plus de clarté, et déverse sur la terre un givre glacial. Et qu'il ferait beau de revoir le

printemps, lorsque ces arbres nus auront repris leur parure touffue, et que le chant des oiseaux s'élèvera d'un dôme de verdure vers le dôme éclairci du ciel.

Mais ces temps heureux, peut-être que nous ne sommes point destinés à les voir. Les métamorphoses morales s'opèrent insensiblement, avec lenteur ; les révolutions matérielles ont seules le triste privilège de la tragédie classique, l'unité de temps. Les trônes s'écroulent, et les villes s'engloutissent dans les vingt-quatre heures ; il faut des années pour les relever.

Au milieu des convictions qui chancellent et se redressent péniblement, il est néanmoins un culte toujours debout, toujours accessible aux âmes tourmentées, le culte des vastes forêts et des hautes montagnes, qui renferment, et dans le calme, et dans la tempête, tant de voix consolatrices. J'ai placé les personnages de mon roman dans des pays richement dotés par le ciel ; j'ai cherché à contrebalancer la laideur, l'amertume de leur situation morale et civile par la *scènerie* au milieu de laquelle ils agissent : j'ai tenté d'appeler l'attention du public sur une province frontière, peu visitée, peu connue dans son intérieur, province originale par ses souvenirs, sa position, la nature amphibie de ses habitants, la variété et la beauté sol, qui se suffit à lui-même. J'ai à peine entamé une mine féconde ; la critique me dira si j'ai trop présumé de mes forces, et s'il faut laisser à de plus heureux que moi le soin de l'exploitation ultérieure.

12 juillet 1834.





# TOME PREMIER

## CHAPITRE I

— Tu t'en repentiras, mon pauvre Henri! je m'oppose de toute mon autorité de père à ton mariage imprévoyant. Mais tu peux passer outre, si tu le veux... si tu le veux, entends-tu?... Je n'irai point faire esclandre et divulguer nos dissentiments de famille.

C'est ainsi que parlait un vieillard de soixante-cinq ans, un beau vieillard à boucles de neige sur les tempes, à joues roses et fraîches, dont l'incarnat était encore rehaussé par la passion qui animait ce vieux cœur si jeune.

Et Henri, son fils, lui répondit :

— Au nom du ciel, pas ce regard de malédiction, mon père! pourquoi me refuser mon bonheur? Vous savez bien que sans votre consentement, sans votre main posée sur mon front et sur celui de Madeleine, je n'irai point la conduire à l'autel, quelque belle qu'elle soit! Mais alors, adieu, Glaris et sa vallée et son canton! La Suisse tout entière sera trop étroite pour moi. Alors, adieu, nos Alpes et nos lacs et notre air pur de montagne; adieu à vous, mon père et à ce coin sacré derrière l'église, où nous avons enterré ma mère, et bienvenue la plaine d'Allemagne, de France ou d'Amérique, pourvu que j'oublie...

— Henri, tu t'en repentiras! tu forces ma main à se poser sur ton front et sur celui de Madeleine; je ne me refuserai point à consacrer ce que mon fils appelle impérieusement son bonheur, quoique mes yeux plus exercés prévoient une longue suite de maux, à dater du jour de ton mariage.

— Mais encore une fois, que lui trouvez-vous de sinistre, à cette pauvre Madeleine? N'est-ce pas la plus belle fille de Glaris, la plus casanière, la plus tranquille? Y a-t-il contre elle une seule voix dans le canton? n'a-t-elle pas une dot suffisante pour ce pays? Je ne puis croire que vous

répugnez à mon union, parce qu'elle est fille de tisserand et que vous êtes fils de médecin.

— Il y a un peu de cela, mon pauvre Henri, et quelque chose de plus encore. Non parce qu'elle est fille de tisserand, mais parce qu'elle été élevée par des parents à vues étroites, qui ont, sans aucun doute, instillé l'esprit de métier dans la tête de Madeleine. Tu n'as que vingt-six ans, et ne te figures pas encore ce qu'est une vie en commun, une vie de tous les jours, de toutes les heures, une vie de toutes les nuits avec un être pétri d'un autre limon que vous. La fraîcheur printanière de Madeleine jette un vernis trompeur sur elle, sur les secrets penchants de son âme. Quand tu passes au mois de mai sur la grande route, il n'y a pas jusqu'aux fossés, où l'eau stagnante seule croupit en automne, où la glace seule règne en hiver, qui ne se couvrent de verdure.

— Permettez-moi, mon père, de croire qu'il se mêle un peu de vos préjugés de famille dans le jugement que vous portez sur celle que je n'ose encore nommer ma fiancée devant vous. Depuis des temps immémoriaux, depuis près de trois siècles, vous-même me l'avez dit, les Farel de père en fils ont été ou pasteurs ou médecins, et n'ont jamais dérogé à leur vieille habitude, de prendre leurs femmes dans la classe savante. Je ne sais s'ils ont grandement réjoui par-là le grand réformateur<sup>3</sup>, s'ils n'ont pas été, en formant une espèce de caste, directement contre son esprit rénovateur, qui renversait les distinctions et les barrières. Vous, cependant, mon père, avec votre esprit si lucide, si bon appréciateur des circonstances et des temps, ne m'avez vous pas permis d'embrasser un autre état, de me faire manufacturier ; et cédant sur un point, pourquoi ne pas accorder l'autre ? Vous laisserez-vous taxer d'inconséquence, vous, logicien, par moi anti philosophe, illettré, ignare ? Vous souriez... Ah ! oui, je gagne, j'ai gagné ma plaidoirie. Vous consentez ? et sans rancune ? Car ce n'est point d'un aveu arraché que je veux, mon père ; ce sont des larmes, de douces larmes de joie mêlées aux miennes, mêlées aux nôtres ; car Madeleine, c'est moi ; cent fois plus que vous ne croyez ; elle adopte mes vues, mes plans mes idées...

— C'est-à-dire, mon pauvre enfant, qu'elle ne te contredit point avant le mariage, sauf à prendre sa revanche après. Il y a dans les têtes de femmes ordinaires un merveilleux instinct d'hypocrisie qui leur dit de se tenir simplement coi. Ton cœur brûlant a besoin d'amour, cher Henri ; tu as les yeux bleus de ta mère, et son regard confiant. Dieu te garde

---

<sup>3</sup> Farel était le réformateur de Neuchâtel. Il paraît que sa famille avait quitté cette principauté pour s'établir à Glaris. Nota de l'éditeur.

de voir cette confiance trompée. Tu chercherais en vain un refuge une consolation autre part, et la paix de ton ménage serait à jamais troublée.

— Encore une fois, vous ne la connaissez point ! À peine si vous l’avez entrevue à l’église. Mais moi ! vous ne savez pas ? Il y a huit ans déjà, dans ces horribles journées de massacre et de deuil où la liberté expirait à Schwitz et à Stanz, quand je partis presque enfant pour aller faire mes premières armes contre les Français, sous les murs de Zurich, Madeleine m’attendait au sortir du bourg, et m’apporta, avec son baiser d’adieu, ces frêles rubans, gages d’amour souvent sitôt fanés que donnés . . . Les voici encore . . . On est superstitieux, lorsqu’on aime. Je me disais toujours : aussi longtemps qu’ils existent, rien ne change entre elle et moi. Ne me prenez point en pitié ou plutôt ayez pitié de moi, Un mot de vous que je puisse porter chez elle.

— Tu lui diras que je l’aimerai comme ma fille. Je n’ai plus qu’à prier Dieu pour qu’il fasse de moi un sot.

— Mon père, ayez tort une fois dans votre vie, et soyez bon.

— Je veux l’être, sous une condition . . .

— Quelle est-elle ?

— Suis-moi au cimetière de Stæfa . . .

Ils partirent ensemble, sans se dire un mot de plus.

## CHAPITRE II

La mère de Henri était morte deux ans auparavant. Surprise par une fièvre aiguë auprès de son fils aîné, pasteur à Stæfa, elle avait succombé, et fut enterrée au-dessus de ce florissant village, qui étend ses maisons disséminées entre des prairies, sur une ligne de plus d'une demi-lieue le long du lac de Zurich. C'est un beau cimetière que celui de Stæfa ! les morts y dorment bien à l'ombre de noyers séculaires, de ces noyers à larges feuilles, odorantes quand vous les pressez. On dit leur ombre nuisible aux vivants ; mais pour qui est couché dans le cercueil, à six pieds au-dessous du sol, il faut des parfums pénétrants, narcotiques, pour se sentir à l'aise. Superstition prétentieuse si vous voulez ! Je n'aimerais point, après ma mort, être traité à la façon de Diogène ; au contraire je voudrais reposer en un terrain bien ombragé, bien arrosé. Les parties de ce qui fut moi s'amalgameraient volontiers avec le gazon, les fleurs et les arbres ; avec une source jaillissante sur la douce pente d'un coteau en face, d'une vue brillante et large, de joyeuses demeures à ses pieds ; un lac gai, sillonné de barques, roulant comme une grande et noble rivière le long de ces habitations heureuses ; des collines boisées sur l'autre rive, avec des villages et des bourgs au milieu des groupes d'arbres ; au fond de hautes, bien hautes montagnes couvertes de neige, et un ciel vaste, tantôt bleu, tantôt marbré de nuages embrassant le pays ; oui, voilà ce que je voudrais, quoique mort, convaincu qu'il m'en reviendrait encore une ombre de jouissance, tant j'aime les grands paysages, le ciel, la verdure, les eaux et l'air des Alpes . . . Oui, j'aimerais assez, puisqu'il faut dormir un jour, j'aimerais dormir sur le cimetière de Stæfa, où la mère de Henri Farel est couchée, où lui-même arrive en ce moment avec son père, le vieux médecin, après une forte journée de marche ; car Stæfa est loin de Glaris. Sans se donner le temps d'entrer à la cure, ils montèrent, par le crépuscule du soir, jusqu'à l'endroit solitaire où la tombe de cette pauvre femme avait été creusée, derrière l'église. La fatigue de la journée, et l'émotion naturelle en pareil lieu, rendaient le jeune homme muet ; son père prit la parole sans transition : « Henri, plus de trente ans j'ai été heureux avec ma pauvre Kæti . . . Il dépend encore de toi de jouir d'un bonheur égal au mien. Si tu te refuses à mes instances, tu rendras plus d'hommages peut-être à la volonté d'un mourant. Sais-tu ce que ta mère a dit, dans le peu de moments de lueur qui venaient interrompre les rêves de la fièvre ? Veux-tu le demander à ton frère Georges, qui a recueilli ses dernières paroles, ou consens-tu à les entendre de ma bouche, à y ajouter foi, ici ? . . . » Henri

ne répondait pas, absorbé à la fois par le cuisant souvenir d'une mère adorée, perdue à jamais, et par le pressentiment pénible de ce qu'il allait entendre. Le vieux Farel continua : « Voici ce qu'elle a dit : mon pauvre Henri aime, je le sais ; que ton père le surveille, Georges dissuadez-le ; il sera malheureux avec elle ... »

Il ne dit plus rien, s'agenouilla, malgré les remontrances de son fils, sur le gazon humecté par une forte rosée, et fit une courte prière mentale ; puis il se releva et se dirigea vers la cure, en jetant encore une fois sur Henri un regard suppliant, comme pour lui dire : « C'est entre ta mère et toi à régler ; l'opposition ne vient plus de moi. »

Henri resta seul au milieu des tertres allongés qui tracent sur la surface du sol la grandeur ou la petitesse des cercueils, et se mit à marcher, avec une agitation toujours croissante, le long de l'église. Il était ébranlé, non pas convaincu ; la passion est plus raisonneuse qu'on ne croit ; il s'établit entre elle et Henri un colloque intime ; et voici comment elle répondit aux objections du jeune homme :

« Pauvre chère Madeleine ! si belle, si jeune et sitôt délaissée, trompée, honnie par son amant. Et pourquoi ? parce qu'un père, dont les sens s'engourdissent et les yeux se voilent, la juge avec une rare dureté ... Et ta pauvre mère, Henri, si elle pouvait descendre du chœur des anges, parmi lesquels elle réside bienheureuse, ta mère ne répéterait point des paroles timorées qu'expliquent un cerveau creusé par la maladie, un cœur tourmenté par les angoisses de la mort. D'elle à toi plus de lien visible ; ton cœur seul doit décider. Et si ton esprit superstitieux cherchait des présages dans la nature, vois-tu comme tout est calme autour de toi ! L'air du lac expire ici avec de doux frissonnements dans les rameaux et le feuillage ; dans le ciel pas une nuée sombre ; le lac argenté dort silencieux comme le vrai bonheur, et les Alpes blanchâtres dans le lointain ne sont qu'*unes* avec le dôme au-dessus de ta tête. C'est le temps d'aimer, jeune homme ! Quelques années encore, et les rides sillonneront tes joues. Vois-tu ces lumières sous la toiture des maisons ? Ne brillent-elles pas comme des diamants, semés sur le voile noir de la nuit pour rivaliser avec les astres ? Chacun de ces foyers de clarté est un foyer d'amour ! Auprès de l'un on parle du lendemain ; auprès de l'autre, on parle de la veille, on se souvient du passé ; auprès de tous, c'est un doux murmure de paroles plus suaves que le souffle du vent léger qui calme ton haleine embrasée et caresse ton front brûlant. Et quand tu verras ces diamants s'effacer et se perdre, ce n'est point signe de malheur, tu penses ! ... C'est qu'alors ces yeux, qui veillent encore, sont éblouis de leur trop grande fortune et se cachent dans l'obscurité,

comme les oiseaux placent leur bec sous leurs ailes pour jouir d'un plus complet repos. D'ailleurs, écoute... le mariage, comme la vie, est un jeu de hasard, après tout... Il est vrai, tu peux perdre; qu'y faire?... Ne jamais mettre d'enjeu? Mais c'est d'un ennui plus mortel que la vie la plus tourmentée. Ne fût-ce qu'un éclair de bonheur dans une nuit d'orage, fixe tes yeux sur cet éclair, et reste aveuglé pour le reste de tes jours!... »

Comme s'il craignait de revenir en arrière, il sauta, sans regarder le tombeau réprobateur, par-dessus la petite muraille qui entoure le cimetière, et courut de toutes ses forces vers la demeure de Georges.

Son père dormait déjà. Le pasteur essaya en vain, de faire revenir son frère sur ses projets de mariage. Georges, plus âgé de dix ans que Henri, avait la prétention d'exercer sur lui une espèce d'autorité paternelle ; mais homme fort ordinaire, il dut échouer avec ses raisons banales. Henri avait passé par l'épreuve des vivants et des morts : il allait courir les chances.

Le lendemain, père et fils retournèrent à Glaris ; entre eux il ne fut plus question de ce qui occupait exclusivement les pensées de chacun. Ils avaient l'air de deux lutteurs épuisés, qui se retiraient de guerre lasse hors de l'enceinte du combat. Mais trois jours plus tard, Henri fit la demande officielle auprès des parents de Madeleine ; la réponse ne fut point négative : le mariage devait se célébrer à deux mois de là.

Dans l'intervalle, il arriva, néanmoins, un léger incident qui aurait peut-être fait reculer Henri, s'il en avait été temps encore.

Pour faire connaître à Madeleine les parents de son futur mari, on avait arrangé une course à Stæfa. Les deux fiancés étaient seuls dans une petite calèche ; c'est la coutume du pays. Henri idolâtrait sa compagne, comme de droit, et la chaleur de son âme en prêtait à elle qui ne répondait jamais que par des monosyllabes ou par des serrements de mains, langage à la disposition des plus sottes, aux poétiques discours qu'il lui adressait. Sans être lettré, Henri, comme tous les jeunes Suisses et Allemands, avait rendu une espèce de culte aux chefs-d'œuvre de la poésie germanique, régénérée à la fin du dix-huitième siècle. Il avait acquis par-là un vernis assez séduisant, et il méritait, certes, de trouver un auditeur plus intelligent et plus bienveillant, lorsqu'il s'extasiait sur les beautés du pays, les souvenirs historiques qu'il renferme, ou que, parlant plus directement au cœur et aux sens de sa fiancée, il divinisait ses charmes avec des couleurs et des images moitié orientales. Mais hélas ! n'aurait-il pas eu le droit d'appliquer à Madeleine les paroles du poète, lorsqu'il s'écrie : « Oui, l'arbre, la rose, tout est plein de vie à mes yeux. La chute argentine des fontaines a pour moi de beaux chants d'amour ; l'écho de mon cœur prête le sentiment même à qui n'a point d'âme<sup>4</sup>. »

Madeleine était une belle figure de cire. À l'âge de vingt-deux ans, elle prenait déjà un peu d'embonpoint ; son expression, toujours la même,

---

<sup>4</sup> Schiller, *Die Ideale*.